



prismes

la mémoire...
vous en souvenez-vous ?

N° 24 MARS 2018

florence quinche

perdre la mémoire au royaume numérique

F

Florence Quinche, professeure formatrice au sein de l'UER Didactiques de l'art et de la technologie à la HEP Vaud, nous entraîne au cœur de la mémoire, qu'il s'agisse de sa perte ou de sa mutation dans le nouveau monde technologique.



La mémoire est fortement associée à l'identité de la personne. Celui qui perd la mémoire ne sait plus qui il est réellement. Il s'agit là de la mémoire des événements de notre vie, de nos choix, de nos apprentissages, des lieux fréquentés, de nos connaissances. Lorsque le vieillissement ou la maladie atteignent cette faculté, le rapport à l'identité devient problématique : qui suis-je ? Qu'ai-je fait ? Mais aussi : qui sont ces autres que je rencontre ? Quels sont nos liens ? Perdre la mémoire, c'est voir surgir au cœur de l'expérience quotidienne l'étrangeté. Une expérience qui ne peut plus être mise en mots, qui ne fait plus sens.

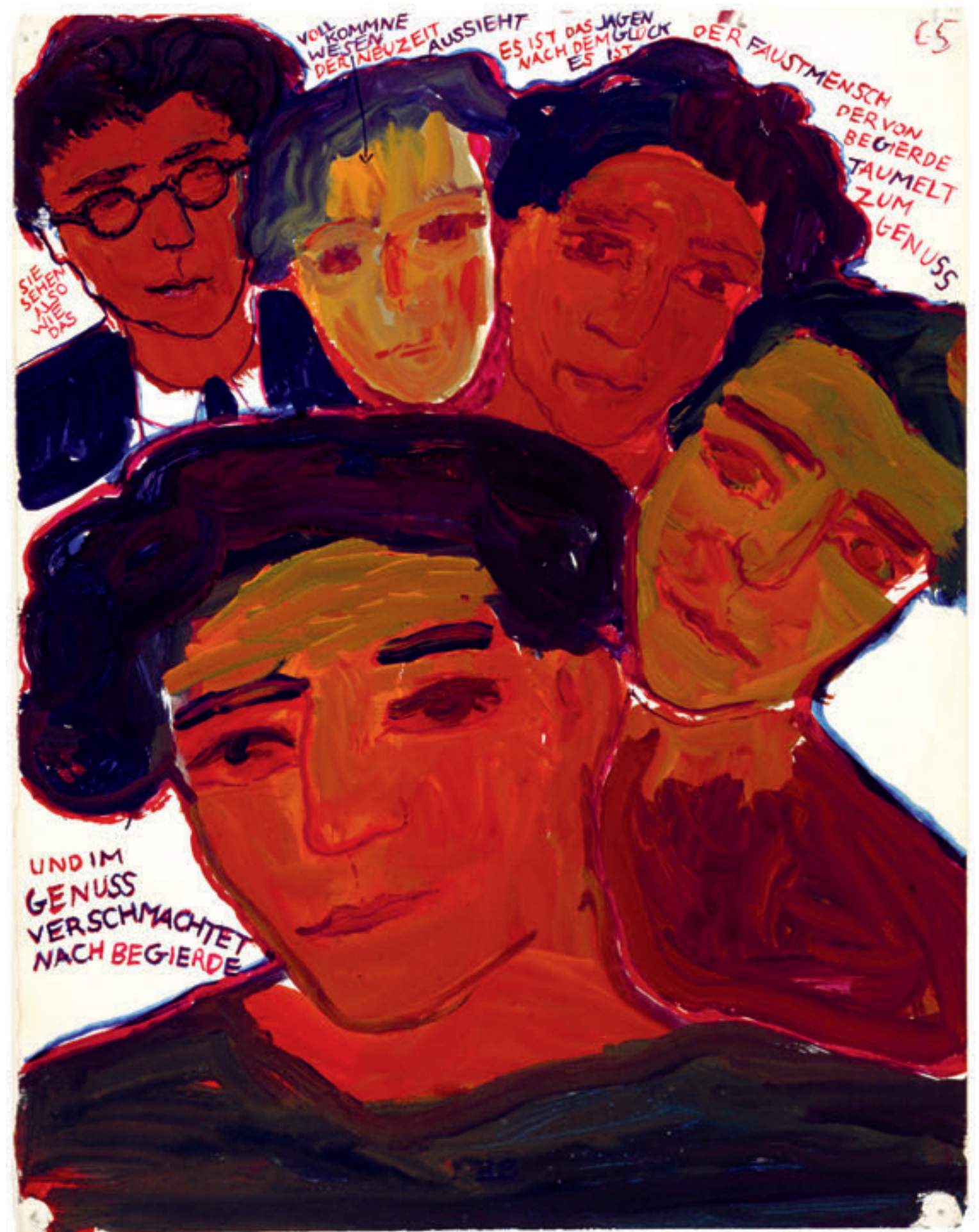
Mais tout autre est la perte de mémoire due aux nouvelles technologies. Le sentiment d'étrangeté, de perte, apparaît, dans un premier cas de figure, lorsque la technologie n'est plus accessible. Plus d'internet, plus de réseau, perte d'un disque dur d'un ordinateur. C'est à ce moment seulement que l'on se rend compte de la perte de notre « mémoire » ou plutôt des traces qui lui servaient de support. Au quotidien, une immense mémoire nous semble accessible en permanence : des centaines, des milliers d'adresses, de numéros, d'informations, de photographies. À portée de main en quelques secondes. Le stockage en ligne, le « cloud », donne l'impression d'une indestructibilité de cette mémoire, comme dématérialisée, elle en acquiert presque un statut mystérieux, que son nom connote bien : le nuage. Et dans cette dimension, en apparence dématérialisée, la possibilité presque infinie de stocker textes, images et sons à distance et d'y accéder en tout temps et en tout lieu.

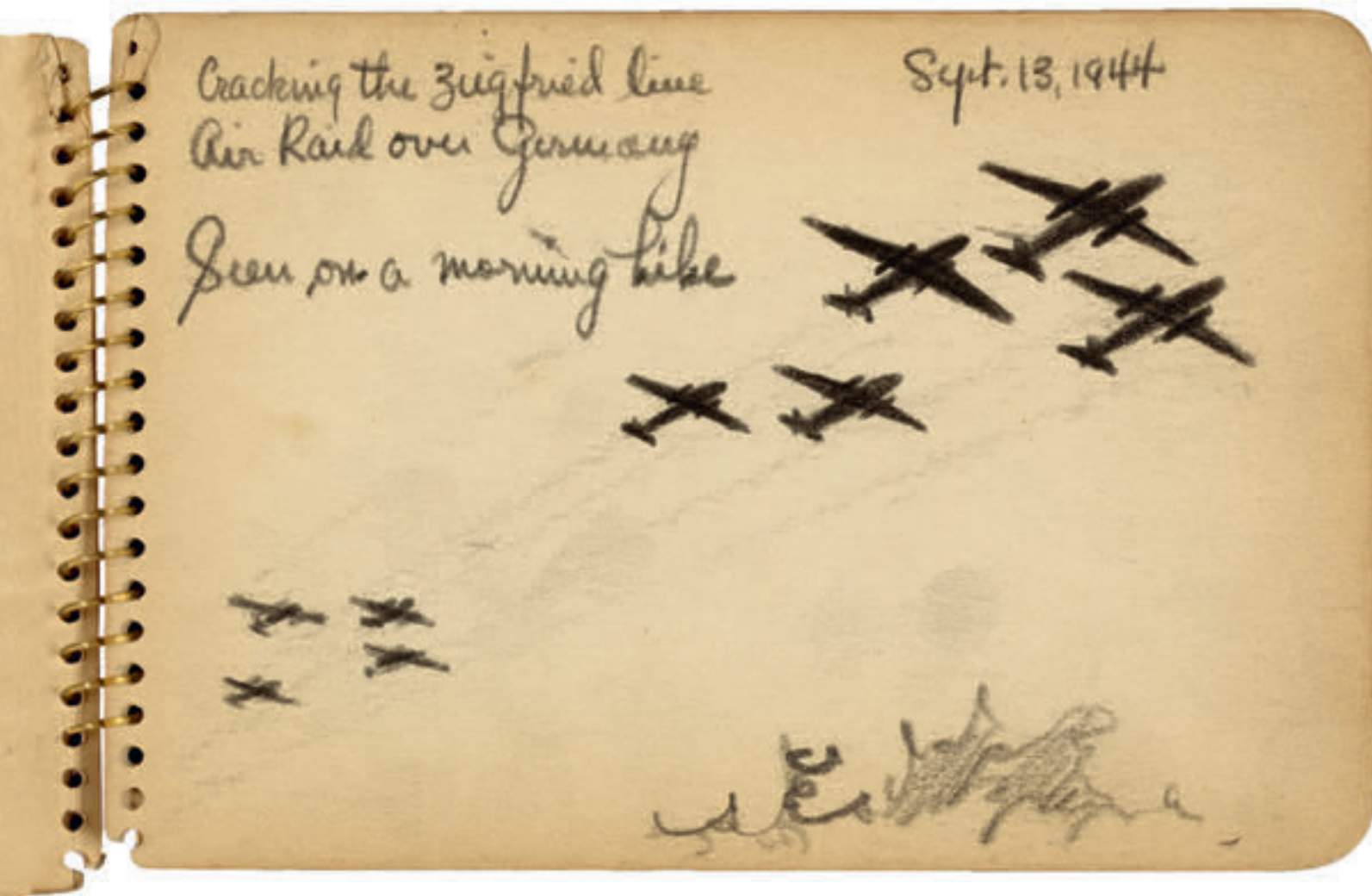
R

Recréer plus que répéter

Mais cette vision de la mémoire, qui nous vient de l'informatique, comme un « espace de stockage », de données, de traces, de signes ou de documents est bien différente du fonctionnement de la mémoire humaine. Notre mémoire ne nous rend jamais accessibles que des souvenirs, et jamais des traces directes... Toujours perçus à travers notre vécu, nos émotions... et le filtre de notre oubli. Cette mémoire n'est plus seulement pensée comme une sorte de récipient contenant les images quasi fossilisées des faits vécus. Pour Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*, Seuil, 1991), tous ces souvenirs que nous donne notre mémoire peuvent être repensés à chaque instant sous un jour nouveau.

En ce sens, l'altérité se trouve au cœur de notre mémoire, qui serait cette faculté à mettre en récit, à faire sens et à renouveler ce récit au cours de notre existence. Si l'on ne peut changer les événements du passé, la façon dont on les perçoit leur donne un nouveau sens. Se remémorer le passé ne s'apparente ainsi pas à une simple répétition de ce qui a été, puisqu'on recrée par le langage la manière dont on raconte une histoire passée, et cette dernière peut varier tout au long de la vie, avec les transformations de la personne, son cheminement. Ricœur rappelle également la différence entre *mnémé*, ou mémoire en lien direct avec la perception et *anamnesis*, remémoration d'événements passés, qui ont pu être oubliés, enfouis.





Le « cloud » donne l'impression d'une indestructibilité de cette mémoire, comme dématérialisée, elle en acquiert presque un statut mystérieux.

L

Les limites de l'introspection

Les récits de conversion sont des exemples intéressants de la manière dont l'homme peut repenser son passé différemment, sans le nier, l'effacer. Dans son récit (*Les Confessions*) où il se remémore le vol des poires lorsqu'il était enfant, Augustin porte sur son acte un tout autre regard que celui qu'il avait enfant. Il ne le renie pas, mais lui donne un sens différent à partir de son présent. Il relit son passé à partir d'un nouveau prisme de lecture. La mémoire s'avère ainsi indissociable de la représentation subjective du passé... et non la simple conservation de traces, objectives, immuables.

Gardons-nous encore des traces
qui ne sont pas immédiatement
partagées sur les réseaux
sociaux ?

De nombreuses traces se trouvent désormais facilement stockables, conservables, pour des durées encore inconnues : qu'est-ce que cela change à ce processus de reconstruction permanente de notre mémoire ?

Le risque serait de penser que l'on peut remplacer la production subjective du sens par la multiplication quantitative de données, de traces. Mais cette multiplication de traces n'est pas une mémoire. En effet, si une telle masse d'éléments est instantanément accessible, ne risque-t-elle pas de rendre inutile toute introspection ?

R

Réseaux sociaux, oiseaux de malheur

De nos jours, la plupart des traces de notre passé sont largement partagées sur les médias sociaux, et cela pour les enfants, souvent dès leur naissance. Elles sont même souvent produites pour ce partage en ligne. Est-ce donc encore la personne elle-même qui donne sens à son passé ? Gardons-nous encore des traces qui ne sont pas immédiatement partagées sur Instagram, WhatsApp, Facebook, et autres réseaux sociaux ? Mais une question plus problématique encore, a-t-on encore besoin de construire soi-même un sens personnel pour notre existence ? Ou la perception d'une certaine image de notre existence par les autres est-elle devenue suffisante ? Est-on encore capable de construire son identité pour soi, ses propres valeurs, ses choix, ou n'est-on plus qu'un avatar, un profil, à la recherche de l'approbation d'un groupe de followers ? Comme l'illustre bien la chanson de Stromae « *Twitter, oiseau de malheur* ».

Mais les usages des réseaux sociaux visent-ils réellement à produire des souvenirs ? On peut s'interroger sur les réseaux tels que Facebook, Snapchat, Twitter ou Instagram. Il semble que la plupart du temps, ces réseaux sont utilisés comme moyens de communication sur le présent, ou sur

un passé très proche : on est ainsi davantage dans la *mnémé* que dans l'*anamnesis*. La difficulté, voire l'impossibilité de classer les publications, de les ordonner, ne facilite pas la construction d'une mémoire organisée, ni le tri nécessaire à la construction de sens. On peut également difficilement reprendre ses anciennes publications, les modaliser.

D

De l'intimité à l'extimité

On reste en quelque sorte à la surface des souvenirs, qui ne sont plus des histoires que l'on se raconte, des récits, au sens de Ricœur (*Soi-même comme un autre*, 1990), qui se déploient dans le temps, rassemblent les événements épars pour produire une narration, mais des instantanés, où le présent, l'immédiat écrase les images précédentes, et où il s'agit de rester toujours à la page. Dans ce flux perpétuel, c'est l'immédiateté qui importe. Mais qui reprend ces traces virtuelles pour repenser son présent, pour le reconstruire ? C'est que ces traces, pour la plupart, ont été créées pour d'autres, pour le regard d'autrui et pas réellement pour soi, si ce n'est par ricochet. Elles visent d'abord la valorisation de soi et le divertissement.

Peut-on alors encore parler de mémoire ? À mon sens, il n'y a mémoire que si l'on fait sens avec ces traces du passé, si on leur redonne vie pour produire un sens nouveau. En cela, les constructions de la mémoire sur les réseaux sociaux cherchent essentiellement à présenter une vision très sélective et idéalisée de soi. Or, pour construire une mémoire, il est nécessaire de repenser les événements dramatiques aussi, les failles, les impossibilités et les échecs de notre existence (Quinche, 2005). C'est là que le « faire mémoire », la mise en récit, aide à vivre. Mais est-ce le rôle des réseaux sociaux ?

Où, à l'opposé du journal intime, la vie intime se dit publiquement, dans une « extimité », que cer-

Plus d'internet, plus de réseau,
perte d'un disque dur d'un
ordinateur. C'est à ce moment
seulement que l'on se rend
compte de la perte de notre
« mémoire ».

tains, dont Serge Tisseron, considèrent comme un élément clé de la constitution de l'identité. Dans *L'intimité surexposée*, l'extimité est décrite comme une façon d'exposer sa vie intime via les réseaux sociaux, blogues et forums. De nos jours, elle serait un élément clé de la construction de l'estime de soi, notamment chez les adolescents. Mais le caractère figé des traces en ligne, souvent difficilement effaçables, peut aussi, dans un mouvement inverse, s'opposer au désir de changement de l'image de soi. L'extimité en ligne ne s'identifie pas au dialogue avec autrui, qui, au sens fort, demande une attention durable à l'autre, une connaissance approfondie, mais aussi une interrogation commune (Quinche, 2005). Même si des éléments d'interactions apparaissent sur les réseaux sociaux, ils participent peu d'une construction commune de sens. On se limite à l'approbation ou la désapprobation et à quelques argumentaires, on s'approche davantage de la conversation que du dialogue approfondi.

Si la mémoire humaine a cette capacité de reconstruire du sens à partir de traces, d'en faire des souvenirs, que se passe-t-il lorsqu'on délègue cette construction du souvenir à des applications qui nous incitent à produire et diffuser certains types de traces, comme les Stories de Snapchat, ou les vidéos de souvenirs produites au moyen d'algorithmes par Facebook à partir des photos postées ? N'y a-t-il pas là un risque de formatage de notre mise en souvenir, de la construction même de notre mémoire ? /

Quinche, F. (2005), *Maladie dans les récits de vie. D'un paradigme narratif à un paradigme dialogique.*, Ethique & Santé, n°3, 82-87.
Ricœur, P. (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil.
Tisseron, S. (2001), *L'intimité surexposée*, Paris : Ramsey.

quand s'élève la voix de l'individu au-dessus du fracas de l'histoire...

barbara fournier

L Le passé ne passe pas, mais les voies de transmission de la mémoire historique évoluent en même temps que les sociétés qui en articulent les récits. Comment parle-t-on aujourd'hui avec des générations d'élèves nés au XXI^e siècle de l'histoire du XX^e siècle, en particulier de ses pages parmi les plus sombres ? Cette interrogation est au cœur des travaux de Nadine Fink, professeure formatrice en didactique de l'histoire à la HEP Vaud et membre du comité scientifique des Journées d'étude internationales sur l'enseignement et l'apprentissage de la Shoah, qui se sont déroulées à la HEP Vaud les 22 et 23 janvier 2018. Elle met en lumière des approches d'apprentissage de l'histoire qui placent au centre la notion du choix individuel dans l'exercice de la citoyenneté.



vivante et accessible au grand public que jamais. Romans, séries TV, films de fiction, documentaires, biopics, jeux vidéos et bandes dessinées s'en emparent goulûment et, assez souvent, avec un certain succès. « Ce foisonnement de médias et d'expressions du passé constitue autant de leviers à saisir pour tisser des liens entre l'histoire et les élèves. Le plus important est de trouver les points d'entrée qui ont du sens pour eux et qui permettent de construire également du sens du point de vue des apprentissages en histoire et de la pensée critique », explique la didacticienne. Ainsi, par exemple, la découverte des univers dystopiques de la science-fiction s'avère un point de départ pour analyser le fonctionnement de nos sociétés actuelles ou des idéologies passées.

L Mais quel que soit le support, à l'heure des grands bouleversements que les technologies imposent à la collectivité, à ses modèles d'organisation sociale, à ses repères culturels et religieux, floutant les frontières entre réel et virtuel, ici et ailleurs, vrai et faux, Nadine Fink voit dans le recours à l'histoire orale, dans le dialogue intergénérationnel, un potentiel inestimable pour mettre réellement les élèves au contact de l'histoire et de la mémoire.

Le formidable potentiel de l'histoire orale

Passionnée par la question de la transmission, la chercheuse et enseignante de terrain juge que l'échange avec les aînés, dans l'environnement collectif de la classe, apporte un enrichissement substantiel pour construire un rapport tangible au passé. « Écouter le récit de vive voix d'une personne, d'un vécu inscrit dans un espace et un passé proches, déclenche chez les élèves un sentiment de proximité avec une histoire dont ils se sentent concernés. Cette place offerte à l'interrelationnel permet de révéler, à « échelle humaine », les éléments constitutifs d'une société, touchant également, sans en avoir l'air, aux questions fondatrices de l'histoire. »

A **Au croisement de l'histoire et de la microhistoire**

Ce qui fonctionne dans l'environnement scolaire fonctionne tout autant dans l'espace muséal. Ayant répondu à l'invitation de Nadine Fink, Elie

Barnavi, professeur émérite de l'histoire de l'Occident moderne à l'Université de Tel Aviv, lors de sa conférence publique : « Usages et mésusages des lieux de mémoire », en apporte la preuve. Conseiller scientifique auprès du Musée de l'Europe, à Bruxelles, ouvert en public en 2017, il évoque les défis de la transmission de la mémoire sous le même angle : « La construction de l'Europe, comment la raconter aux Européens, touchés par la crise économique, chamboulés par une conscience européenne mise à mal par le Brexit, par les nationalismes et la représentation d'une Europe devenue un monstre bureaucratique ? Autrement dit, comment intéresser les gens à un modèle international sans précédent, à l'histoire d'une démocratie érigée comme un empire sans empereur après le double cataclysme des guerres mondiales ? »

À cette question, les initiateurs du projet d'exposition ont rapidement conclu à l'importance de laisser de côté l'histoire savante, les grandes figures fondatrices. Ils se sont tournés vers des anonymes, 27 personnes, chacune issue d'un des 27 pays de la Communauté, qui parlent en leur propre nom et ne représentent rien de plus qu'elles-mêmes. « Ce croisement entre histoire et microhistoire produit chez le visiteur, qu'il soit érudit ou profane, et quel que soit son âge ou son statut social, le sentiment de toucher à une réalité vivante, à quelque chose qui palpète et qui le pousse à s'interroger, à développer sa pensée critique, sans se voir imposer une vision unique, désincarnée », souligne Elie Barnavi.

V **Vers la consolidation de l'identité citoyenne**

Dans un monde en perte de repères, une telle approche humaniste, centrée sur les individus – émetteurs et récepteurs de mémoire – se mue en

un puissant outil de médiation culturelle qui extrait le « lieu de mémoire » de son « illusion d'éternité », selon le terme de l'historien Pierre Nora, cité par Elie Barnavi, pour restituer l'histoire au temps auquel elle appartient pleinement, le présent. Une belle leçon de pédagogie.

Mais contrairement à la visite ponctuelle au Musée, l'histoire en classe s'inscrit dans une durée qui se prête nécessairement à l'élargissement progressif du champ. Le témoignage des aînés devient un élément de l'enquête, source vive à exploiter par les élèves, en relation avec d'autres sources qui, dès lors, leur seront plus aisées à manier : « Pour les élèves, l'histoire orale, explique Nadine Fink, confère aux archives, aux livres, aux documents éparpillés sur le net, une matérialité qui rend leur gestion et leur décodage plus naturels. »

Une histoire qui n'appartient pas au passé, des personnes dont on entend la voix et dont la mémoire individuelle nous est restituée, constituent les fibres d'un matériau qui n'a évidemment pas pour seule vertu de tisser la trame d'une « culture générale » ou d'un « récit commun », mais bien de participer à la construction ou à la consolidation d'une identité citoyenne dans laquelle se dessinent, avec précision, les marges de manœuvre et d'action, les possibilités de choix qui s'offrent à l'individu face à la société, quelle qu'en soit la nature.

L **La Shoah, « une vieille histoire » ?**

En ce sens, – les Journées d'étude qui se sont déroulées à la HEP Vaud en janvier 2018 s'en sont largement fait l'écho – l'enseignement de la Shoah, à l'heure actuelle, met en exergue à la fois la nécessité impérieuse de cette « incarnation de la mémoire » par le témoignage, et le recentrage de l'attention sur les mécanismes qui conduisent à

L'histoire se porte bien et elle est même plus vivante et accessible au grand public que jamais.

une société criminelle, à la mise en place d'un racisme d'État, à une pensée totalitaire qui procède avec méthode à la désindividualisation des uns et à la déresponsabilisation collective des autres.

La sociologue Monique Eckmann, professeure émérite à la Haute école de travail social, à Genève, lors de sa conférence plénière, revient sur l'importance d'enseigner la Shoah non à partir des émotions, mais à partir des faits historiques, afin de pouvoir faire réfléchir les élèves aux conséquences tragiques que revêt un pouvoir fondé sur un terrorisme d'État. L'enjeu didactique est de taille, d'autant que, plus le temps passe, plus le sentiment d'avoir affaire à une « vieille histoire » grandit auprès des jeunes générations. L'éloignement temporel, pourtant, peut aussi être vu comme un facteur favorable à une compréhension plus approfondie de l'Holocauste renvoyant, d'une manière à la fois plus générale et plus intime, à la part que tout individu choisit de prendre à l'histoire en marche.

« Plus on s'éloigne de la Shoah dans le temps, remarque Nadine Fink, moins on est contraint de focaliser le propos sur la souffrance extrême et plus on peut évoquer les mécanismes à l'œuvre. Plutôt que de montrer sans cesse l'industrialisation de la déshumanisation dans toute son horreur, on peut passer plus de temps à restituer les victimes dans leur humanité, dans leur monde ordinaire d'avant, monde dans lequel elles vivaient une vie d'hommes et de femmes ordinaires. Cette vision rend plus intelligibles les étapes successives qui conduisent à ostraciser une partie de la population jusqu'à lui dénier le droit à l'existence, et à déplacer insensiblement le seuil de tolérance de l'autre partie. On sort ainsi également du système binaire – victimes versus bourreaux – comme